



berline

Céline Righi

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-261-5

Dépôt légal : mai 2022

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Illustration de couverture : © Patrimonio / Yayimages

Lecture-correction : Fabienne Texier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

berline

Céline Righi



À Marie et à Pierre.
Aux ailes et aux racines.

« Les choses du passé sont vertigineuses comme l'espace,
et leur trace dans la mémoire est déficiente comme les mots :
je découvrais qu'on se souvient. »

PIERRE MICHON, *VIES MINUSCULES*

« Un enfant, ce monstre que les adultes fabriquent
avec leurs regrets. »

JEAN-PAUL SARTRE, *LES MOTS*

PREMIER BLOC



IL NE SAIT PAS DEPUIS COMBIEN DE TEMPS il est là, sous la chose. Il se demande s'il est vivant ou mort mais, s'il se pose la question, c'est peut-être qu'il est encore un peu vivant. Il sent qu'il a mal, la sensation est confuse, comme lorsque l'hiver vous pince le bout des doigts et que vous ne savez pas dire si c'est gelé ou brûlant. Il ne se souvient de rien. Tout a explosé. Sa mémoire, son corps. En morceaux, sous la caillasse. Il a tout d'un mort mais il respire. C'est déjà ça. Si tant est que l'on puisse appeler respiration un halètement de chien. Il se demande dans quel état il est, son corps le renseigne mal, une sorte d'anesthésie de la chair. C'est peut-être comme ça que ça fonctionne, quand on est en compote. Tout se verrouille, les signaux se coupent, une espèce de sécurité qui s'enclencherait, automatique, contre une douleur qui sans ça tournerait au supplice. À moins

que ça se réveille plus tard ? Il verra bien. Pour l'instant, quand il essaie de remuer sa carcasse, ça se tait.

Fernand, réveille-toi! Les mots surgissent d'il ne sait quel abîme. En même temps apparaît une forme oblongue, brumeuse, un peu moins noire que la nuit dans laquelle il s'acharne à survivre. Ces mots, ce sont les premiers qu'il entend depuis l'effondrement. Pas possible de dire si ça parle à l'intérieur ou à l'extérieur de lui. Ça pourrait venir du dehors, si l'onde de choc ne lui a pas rompu les tympanes. Il ne serait donc pas tout seul, il y aurait un autre corps non loin du sien ? Le Mario, peut-être ? Si seulement. Ensemble, ils pourraient s'encourager, tenir bon en attendant qu'on les trouve. Et qu'on les sorte de là.

Fernand, réveille-toi! Les contours de la forme se précisent : ça a des ailes. Un bruissement de plumes. La forme vole, en suspens devant ses yeux croit-il, mais ce n'est pas possible : on ne peut rien voir, c'est le noir absolu. C'est dans son esprit, c'est forcément dans son esprit que la forme s'est nichée. Car il n'y a personne ici, personne. Le Mario a dû s'envoler, retomber et probablement crever comme tous les autres. Cette voix noire qui lui parle, c'est sa tête de pioche qui la fabrique.

J'veux pas crever. Ses lèvres remuent à l'unisson de la forme. Il pige : ils sont deux mais ne font qu'un. Maintenant

la forme ailée croasse. C'est un oiseau installé sur une branche de son enfance. Un oiseau noir, terrifiant, comme ceux qui s'emparaient des champs quand il était gosse. Eh merde. Il aurait pu au moins se fabriquer un canari.

Compote. Son corps est à la peine mais son esprit s'est remis en marche, se carapate en tous sens, découpe des souvenirs, tranche dans la mémoire, l'entraîne du coq à l'âne dans d'obscures régions d'où surgissent des fantômes. Compote. Devant le fourneau, la mère touille dans la casserole, silencieuse. Le pommier n'arrête pas de leur faire des pommes. Il n'aime pas la compote mais pas question de se montrer difficile, c'est déjà une chance d'avoir un arbre fruitier. Et puis, *on ne gaspille pas le manger, compris?* Compris. Pendant que la main remue, les yeux de la mère fixent une absence, par la fenêtre. Où est-elle? Dans le passé? Lui n'est jamais loin d'elle, assis à la table de la cuisine. Il a cinq ans, six peut-être. Il joue à la guerre en silence. Tandis que ses petits soldats se livrent des batailles de plomb sur la toile cirée, il l'observe. D'elle, il ne sait pas grand-chose. Et quand parfois il ose la questionner sur avant, elle le coupe net, *Le passé, c'est le passé, on le laisse où il est.* Ce sont les seuls mots qu'elle consent à lui lâcher, avec une grimace qui peine à masquer le temps des mauvaises lunes. Il aimerait savoir ce qu'elle cache, reste à l'af-

fût de son mystère. Mais la mère s'est fermée à double tour et a jeté la clef. Il a cinq ans, six peut-être. Et il se promet que, quand il sera grand, il fera la guerre au silence.

Il se demande ce qu'il a fait pour mériter ça. Elle l'avait pourtant mis en garde, *Le bon Dieu entend tout, gare à toi*. Il n'y avait jamais vraiment cru, au bon Dieu de la mère, mais depuis qu'il s'est réveillé ici, écrasé par une obscurité que seuls les morts côtoient, il veut bien croire que, ce jour-là, dans la cuisine, sa déclaration de guerre était peut-être arrivée à ses oreilles, au bon Dieu. Lequel ne s'était pas contenté de l'entendre, mais de l'exaucer bel et bien. L'enfant était devenu un homme, et le bon Dieu – ou qui que ce soit – avait fait exploser la mine pour le précipiter dans un silence qui lui faisait presque regretter celui de la mère. Maintenant il est là, donné aux ténèbres, même pas mort, juste assez vivant pour éprouver la nuit dans une solitude à couper au couteau. Tout est accompli.

Il est enfermé sous la chose comme le fromage sous sa cloche en grillage, voilà la drôle d'idée qui lui traverse l'esprit. Tiens, c'est maintenant qu'il remarque que le fromage n'a jamais eu d'autre nom que *le fromage*, et qu'il n'a jamais mangé d'autre fromage que ce fromage-là. Bien jaune et bien rond, comme une lune. Ils soupent. Tous les trois, dans la pénombre. Le père courbé sur son assiette, de la

soupe à la compote. Courbé par la vie, du début à la fin. Sans relever la tête, sans un mot. Un coin de la nappe du brouillard qui étouffe la rue est passé sous leur porte, s'est invité à table. L'humeur y est souvent grise. Elle, *Va donc chercher le fromage à la cave*. C'est tout ce qu'elle veut bien lui dire, chaque soir, à son fils, avant la compote. Il descend. La cave a de ces effluves qui l'enivrent. Il aime le mélange complexe de l'humidité, de la moisissure, des pommes de terre, des échalotes dans leur cagette, du linge étendu sur le fil de fer. Il traîne un peu pour attraper l'odeur, puis le fromage; dérange une araignée, remonte.

Faim. L'effet de souffle lui a secoué les organes mais son estomac est bien là, rongé par l'acide. Il boufferait un rat. Hé, ce serait de bonne guerre! Un jour, une de ces salope-ries ne s'était pas gênée pour lui attaquer le casse-croûte. Ils venaient à peine de poser leur cul pour la pause, et d'un coup la bestiole avait bondi du noir jusqu'à son croûton margariné. Le Mario avait bien rigolé avant de lui proposer un peu de sa gamelle. Gentil Mario. Faim faim faim. Un rat, pourquoi pas. Et sa propre chair? Il y pense, il y pense sérieusement. Un morceau de doigt, par exemple. Il pourrait attaquer la pulpe, la mordiller, pincer la chair avec ses dents en appuyant de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'un petit bout se détache, puis un autre, et un autre encore, une

phalange, c'est pas grand-chose une phalange... Quand le corps se réveillera, la douleur sera atroce, d'accord, mais toujours moins que cette faim qui le dévore et finira par le faire crever.

Non, il ne peut pas se faire ça. S'arracher des morceaux de lui-même, se mastiquer, s'ingurgiter, se digérer. Un coup à se vomir. Plutôt crever. *Pas crever pas crever pas crever*. L'oiseau noir joue au perroquet. *Pas crever*. D'accord, l'oiseau, mais alors va falloir donner à bouffer au ventre, parce que la faim n'est pas seulement dans l'estomac, elle est partout, la faim, et la soif aussi, qui lui fait les lèvres en carton. *Hé Mario, on va boire un coup? J'crève de soif!* Bordel, maintenant il sait ce que c'est que de crever de soif. Paraîtrait que la mort se pointe après trois jours sans boire. Ça doit bien en faire deux qu'il est ici, vidé de tout, de sa pisse, de sa merde, de ses larmes. Il n'a rien pu retenir, c'est la frousse. Il gît dans ses flaques que les minutes assèchent, et chaque minute en plus est une minute en moins. Le piaf se marre, *C'est ton tour, c'est toi, c'est toi maintenant, la souris! Pleure, souris, pleure!*

Il avait réussi à la capturer en bricolant un piège. Il la voulait vivante parce qu'il ne trouvait pas de raison de faire du mal aux bêtes, encore moins de les tuer. La bestiole était entrée dans sa prison pendant la nuit, nom d'un chien le

raffut qu'elle avait fait ! Ça l'avait réveillé, et tant mieux. La mère avait une peur bleue des rongeurs, alors qu'elle trouve la souris encagée de bon matin dans la cuisine et que la journée démarre encore plus de traviole que d'habitude, non merci. Il avait donc sorti le piège dans le jardin et était retourné pioncer ; il lui restait encore trois bonnes heures à roupiller avant que la mère ne vienne le secouer. Après le lait chaud et la tartine, il avait emmené la souris dans le champ, derrière la maison. La trouille, le froid, l'enfermement : la pauvre bête s'était fait dessus, son poil était trempé de pisse. Une boule tremblotant dans ses crottes. Il avait ouvert le piège – une de ces puanteurs là-dedans ! La souris s'était traînée péniblement vers la sortie puis, planquée dans les herbes, avait frissonné, immobile, et claqué dans la foulée, comme ça, devant lui. Tout ça pour ça, il s'était dit. Cette histoire avec la souris, ça lui avait fait mal au cœur. Parfois on croit sauver mais, à la place, on tue. *Pleure, souris, pleure.*

J'veux pas crever. Lui est toujours là, un peu vivant, peut-être plus pour longtemps. Mais un peu quand même, alors il va s'accrocher à ce un peu-là, parce qu'on ne sait jamais : avec *un peu* de chance, peut-être qu'il ne finira pas ici, dans ses flaques. C'est qu'il voudrait bien revoir le ciel, les blés, l'oncle, la tante, Martha, les cheveux de Martha, les yeux

de Martha, la couleur de l'aube et du crépuscule, la rosée sur les liserons dans le jardin, le saule au bord de l'étang. Il voudrait bien revoir le village, les rues, sa rue. Alors il va se battre contre sa terreur, et ce silence trop grand pour lui. *Pas le choix*. L'oiseau noir le nargue. *Pas le choix?* Combien de fois il a entendu ça, à la surface? *Pas le choix*. C'est ce qu'on lui a rabâché dès qu'il est venu au monde, à peine sorti de la mère. Dans le biberon déjà, mélangés aux farines, les *pas le choix*, les *la vie, c'est comme ça*, les *on n'y peut rien changer*. Et lui, papier buvard, perroquet, absorbait, remâchait, machinalement, croyant ce qui se racontait, avalant cette panade. Il s'était mis à croire tout ce qui sortait de la bouche des autres. Et, à force de les imiter, il avait fini par oublier que lui aussi avait une vie à vivre. Le père, la mère, les autres qui répétaient ce qu'on leur avait répété, et lui, mouton noir, vilain petit canard, mal démoulé, pas comme les autres, il le sentait, au fond de lui, ce besoin de défaire les maillons de cette chaîne, mais il n'avait pas eu le courage de s'écouter, avait eu peur de choisir, de décevoir, peur de dire oui, non, merde, s'en était toujours voulu du pacte qu'il avait scellé avec sa lâcheté, sa mauvaise foi. Maintenant il s'en veut à mort, parce que voilà à quoi on arrive à force de s'oublier, de se fausser compagnie, de n'en faire qu'à la tête des autres : le sol se crevasse et on finit sous

la terre, à quelques encablures de la mort en compagnie d'un oiseau – en toc par-dessus le marché. Il est la somme de tous les non qu'il n'avait pas su dire, de tous les choix qu'il avait faits par dépit. *La vie, c'est comme ça, on n'y peut rien changer.* Tu parles. Si vraiment la vie était *comme ça*, alors est-ce que le jeu en vaudrait la chandelle ?

Chandelle. Maintenant qu'il y pense, le soutènement en bois devait ressembler à des allumettes. Toutes ces vieilles chandelles : débitées menu, menu. Il se calme pour retricoter la trame, remonter avant l'extinction. Autant dire avant le Big Bang. Le film reste incomplet. La dernière chose dont il ait le souvenir, c'est qu'ils s'étaient mis en route juste après la réunion de sécurité. Ils étaient dix, porion et manœuvres compris. Lui et le Mario, détachés du peloton, en train de rigoler de leurs âneries du Nouvel An. S'étaient pas gênés pour noyer le dernier jour de l'année dans la champigneulles. Puis dans la mirabelle. Pour pas changer, ça avait failli dégénérer en baston au dancing, de l'autre côté de la frontière. Une histoire de minettes. Et retour au patelin à cinq heures du mat' pour terminer la java par une bonne assiette de *cappelletti in brodo* avec ce qui restait de la bande. Sympa, le Gino avait bien voulu ouvrir son bistrot pour rassembler ceux qui tenaient encore debout. Deux ou trois étaient tombés comme des quilles.